

ROCK & FOLK

FRANCOIS
BEGAUDEAU
RENCONTRE
DIDIER
WAMPAS

NOEL !

**ENFIN LIBRE
IL REPART DE ZERO**

ET AUSSI...

COLDPLAY

PHIL SPECTOR

STEVEN TYLER

LES SHADES

BEACH BOYS

MES DISQUES A MOI

KID CREOLE

NOV 2011



Editions
Larivière

En vedette

THE BEACH BOYS

Abandonné en 1967, fantasmé, piraté et réenregistré en 2004 par le maître, le "Smile" de Brian Wilson fait aujourd'hui l'objet d'un fastueux coffret. Le joyau valait-il 45 ans d'attente ?

PAR BASILE FARKAS



Vous aimez les chiens ?



Brian Wilson est en ville. Et en voyant l'affiche de son spectacle au Casino de Paris, on ne saurait reprocher au Californien de vouloir à tout prix plaire à la jeunesse. Ce soir, *Brian Wilson réimagine Gershwin*, avec des places comprises entre 60 et 100 euros. L'âme des Beach Boys n'est pas pour autant propriétaire du nom Beach Boys. Deux mois plus tôt, ce sont Mike Love et Bruce Johnston qui remplissaient le Grand Rex sous cette bannière pour un gros show à l'américaine, façon orchestre de mariage. Tristement, le concert du grand Brian n'affiche, lui, pas tout à fait complet. Une morale se dégage dans cette concurrence des papinoux. Même âgée, même rangée des drogues et des gourous, la famille Beach Boys demeure toujours aussi dysfonctionnelle et déglinguée. D'un côté, Mike Love, le cousin âpre au gain qui continue de relever les compteurs et d'exploiter *ad nauseam* le filon nostalgique. De l'autre, Brian, dernier survivant de la fratrie Wilson qui ressemble plus que jamais à un gros bébé isolé dans sa bulle musicale.

Wilson a atteint l'âge (69 ans) où il est possible de faire exactement ce que bon lui semble. A savoir porter des Nike blanches et confortables, ou réarranger les standards d'un compositeur dans le coup il y a cent ans et en faire un album ("*Reimagines Gershwin*", 2010). Qu'a-t-il donc décidé pour cet automne ? Rien moins qu'un album de reprises de génériques Disney. Le 25 octobre, on découvrira ainsi sur "*In The Key Of Disney*" l'hommage de tonton Brian à Pocahontas, Dumbo, Mowgli, Pinocchio et tous leurs amis. Blanche-Neige et ses potes nains ne sont pas oubliés, "*Heigh ho, heigh ho, on rentre du boulot*" figure en bonne place dans le tracklisting. Information autrement capitale pour les lecteurs âgés de 7 ans et plus : Capitol publie le 1^{er} novembre le mystérieux coffret "*Smile Sessions*". Oui, "*Smile*", l'album abandonné, le grand-œuvre de Brian Wilson annoncé en grande pompe en 1966 et mis à la casse au printemps 1967. Pour l'exhumation de ce serpent de mer pop, la maison de disques n'a pas fait les choses à moitié. Une version 2-CD à prix normal (18 €) est annoncée, une autre plus luxueuse avec 5 CD, 4 vinyles et un livre s'adresse aux bien nantis (135 €). Enfin, les millionnaires auront peut-être la bonne idée de s'offrir la version super grand luxe. Il faut pour cela, posséder 6999 \$ et habiter au bord de la mer, car le coffret est livré avec un surf longboard de trois mètres... Absurde, excessif, typiquement américain et donc *beachboisien* en diable.



"Le jeu de mot acide, c'est pas mon style"

MIKE LOVE

Conséquence collatérale du tsunami japonais, le séisme a engendré une récente reformation studio des Beach Boys. Pour aider les sinistrés, le groupe a ressorti une vieille composition d'Al Jardine, ce "Don't Fight The Sea" à la qualité discutable sur lequel Mike Love, Bruce Johnston et Brian Wilson ont posé leur voix. Séparément. Même Carl Wilson, décédé en 1998, avait à l'époque chanté dessus. En juillet dernier, Mike Love, le cousin de Brian livrait sa version de l'affaire "Smile", disque qu'il honnissait à l'époque et dont il assume aujourd'hui la ressortie.

ROCK&FOLK : Vous souvenez-vous des séances d'enregistrement de "Smile" ?

Mike Love : C'était totalement fou. Il y avait beaucoup de drogues qui circulaient dans les studios à cette époque, Brian prenait beaucoup d'acide. Il était souvent avec Van Dyke Parks, ils écrivaient les chansons. Nous n'intervenions pas trop dans le processus, nous nous contentions de poser nos voix. Et puis la drogue a commencé à être réellement néfaste pour tout le monde : Carl, Dennis... Et, en définitive, à cause des excès de drogue, Brian a mis le projet de côté.

R&F : Un mot sur les chansons ?

Mike Love : Il y en a de très belles, comme "Wonderful". Je l'adore, c'est celle que je préfère, Brian y chante merveilleusement bien. Il y a "Heroes And Villains", puissante, dynamique. "Vegetables", plutôt marrante. Et puis "Good Vibrations", qui était numéro un aux États-Unis, en Angleterre, en France aussi je crois. Ces titres étaient phénoménaux.

R&F : Vous aviez d'ailleurs collaboré à "Good Vibrations" ?

Mike Love : Oui, j'avais trouvé le refrain : "I'm pickin' up good vibrations/ She's giving me excitations"... Quelques mots dans les couplets, également.

R&F : Que s'est-il passé avec "Cabinessence" (il y aurait eu une altercation entre Mike Love et Van Dyke Parks au sujet des paroles de cette chanson — Nda) ?

Mike Love : Je pense que les paroles doivent signifier quelque chose, avoir un sens. Elles doivent faire écho chez les gens, exprimer des sentiments. C'est ce que j'aime, c'est ma façon de voir les choses. Les textes de "Cabinessence" étaient en quelque sorte des jeux de mots sous acide. Pas du tout mon style.

R&F : Brian disait que vous n'aimiez pas ce disque...

Mike Love : J'aime la musique, elle est extraordinaire. J'aime beaucoup moins les textes. Ce qui me déplaisait surtout, à l'époque, c'était cette accumulation de drogue. Ça a beaucoup influencé le style du groupe, qui devenait trop expérimental à mon goût. Nous avons eu beaucoup de gros tubes, comme "Surfin' USA", et je voulais que ça continue. Il est faux de dire que je n'aime pas ce disque, mais il est vrai que je lui préfère "Pet Sounds". Les chansons sont magnifiques, les harmonies également, les paroles sont touchantes et il y a "God Only Knows".

R&F : N'y avait-il pas une sorte de jalousie à l'égard de Brian ?

Mike Love : De la jalousie ? Non... Brian était très brillant, il composait nos chansons, produisait. Et puis à partir d'un moment, il y a eu une sorte de scission, il n'a plus voulu partir en tournée. Cela nous a éloignés. Il y avait le groupe de tournée et le groupe de studio.

R&F : Le projet "Smile" s'est finalement transformé en "Smiley Smile"...

Mike Love : Oui, je pense que c'est un bon disque. Il y en a eu quelques autres après, comme "Surf's Up" en 1971. L'ambiance était différente, beaucoup plus démocratique. Chacun pouvait écrire des chansons, Carl, Dennis ou moi.

R&F : Qu'avez-vous pensé de sa propre version de "Smile" en 2004 ?

Mike Love : A mon avis, il était très difficile de reproduire les parties vocales de "Smile". Les Beach Boys formaient un tout, impossible à dupliquer. Et c'est là la faiblesse de ce disque. Nous avions un niveau trop élevé pour que son groupe puisse rivaliser.

R&F : Une véritable réunion des Beach Boys avec Brian Wilson et Al Jardine est-elle aujourd'hui envisageable ?

Mike Love : Je l'espère. En 2011, on pourrait fêter le 50^e anniversaire du groupe, puisque nous avons débuté en 1961. J'aimerais donc que nous nous réunissions. J'ai contacté Brian, on discute. Pour l'instant il est en tournée. Rien n'est encore tout à fait calé, mais ce serait une excellente chose.

R&F : La lassitude ne vous gagne-t-elle pas, après toutes ces années ?

Mike Love : Non, non, je ne suis toujours pas fatigué. J'adore partir en tournée, et puis je visite des pays fantastiques : la Suède, l'Afrique du Sud... Et surtout, la musique des Beach Boys rend les gens heureux, c'est cela qui fait avancer. Tant que le public aime nos chansons... Regardez Bob Dylan : il est toujours en tournée. Donc tant que je pourrai, je continuerai. ★

RECUEILLI PAR JONATHAN WITT



On passera sur le fait qu'un seul membre des Beach Boys, Dennis Wilson, a vaguement taquiné la planche sur les rouleaux du Pacifique, avant d'y mourir noyé en 1983...

Que sait-on vraiment de cette affaire ? Une version de "Smile" par Brian Wilson existe depuis 2004. Avec l'aide de Darian Sahanaja, des Wondemints et de Van Dyke Parks, son parolier de l'époque, Wilson avait finalement réussi à coffrer le maudit album. Une version tardive mais superbe malgré sa production numérique sans charme, qui permettait à Brian de boucler merveilleusement la boucle. Après 37 ans de hiatus. Quel intérêt alors de ressortir aujourd'hui les bandes de 1966-1967 ? Une bonne partie des morceaux de "Smile" appartient déjà à la discographie officielle des Beach Boys : "Good Vibrations", "Wonderful", "Heroes And Villains", "Our Prayer" et les autres ont été disséminées comme autant de pépites sur des albums plus tardifs des Beach Boys, ces "Smiley Smile" (1968), "20/20" (1969) et "Surf's Up" (1971). A partir de ces restes délicieux, mais aussi de repiquages mystérieusement sortis des studios, les bootleggers s'en sont donné à cœur joie des années durant avec leur propres versions de "Smile", incomplètes et désordonnées. Un peu après la bataille, la version Capitol arrive, "au plus proche de ce qu'elle aurait dû être" et sous la splendide pochette naïve de Frank Holmes imprimée à l'époque par Capitol avant le naufrage. "Smile" fascine toujours autant.

Bac à sable

Rue de Clichy, 18 heures. Un camion de pompiers tente de se faufiler sirène hurlante dans les embouteillages. Face à l'agression sonore, les passants se couvrent les oreilles. C'est à peu près la même sensation d'oppression qu'éprouvera l'auditeur en découvrant la fameuse *partie du feu* de "Smile", intitulée "The Elements/Fire: Mrs O'Leary Cow". L'instrumental en question est, comme tout ce qui concerne l'album, l'objet d'une fantasmagorie démentielle. Le jour de son enregistrement, Brian Wilson, persuadé du pouvoir maléfique du morceau — un entrepôt dans le quartier des studios a brûlé au

même moment — aurait décidé d'effacer les bandes. Une histoire parmi d'autres, répétée, amplifiée, déformée, wikipédiée. Le titre figure aujourd'hui pourtant dans le coffret, une pièce étonnante, avec sifflets, sirènes, thème entêtant et vibrations étranges... Avant son concert parisien, Wilson a accepté de tailler une brève bavette avec Rock&Folk dans sa loge. Le gaillard est confortablement assis dans un profond fauteuil et tend la main gauche pour saluer. Le voilà qui grommelle à son assistant personnel : "Après celle-là, c'est bon ?" Brian Wilson n'a guère envie d'être là. Et de fait l'interview sera concise, une trentaine de questions expédiées en 12 minutes. Sous la houlette de l'assistant personnel de Brian qui veille au grain. Sitôt le mot "Smile" prononcé, Wilson récite une litanie qu'on jurerait apprise par cœur. "Ça a été fait en 1967 et, comme nous étions trop en avance sur notre temps, nous avons abandonné. 35 ans plus tard, mes partenaires m'ont dit que les gens étaient prêts à l'entendre... On l'a enregistré, répété et sorti." Trop en avance sur son temps ? Il conviendrait d'ajouter concernant le fragile Wilson, 24 ans au moment des faits : *abîmé par les drogues, en dépression nerveuse, entouré de parasites*. La décrépitude de Wilson à partir de 1965 est l'une des histoires les plus commentées de la pop. Nick Kent l'a fort bien racontée dans "The Dark Stuff" ou dans ces pages (R&F n° 446). Ce qu'on sait désormais, c'est que le leader des Beach Boys n'était pas si loin que ça de réussir à boucler le projet. Un peu comme des paléontologues, les gens de Capitol ont reconstitué sur le premier disque du coffret "Smile" tel qu'il aurait dû être. Tout est là, ou presque. Le constat est sans appel : "Smile" est effectivement un très grand disque. Barré, mais aux antipodes du psychédéisme alors naissant. Econome en confiance, Wilson dit : "Nous voulions enregistrer quelque chose de vraiment spécial, nous laissons aller notre créativité." Les faits se passent en 1966. Sujet à des crises nerveuses depuis décembre 1964, Brian Wilson a définitivement cessé les tournées. Glen Campbell puis Bruce Johnston le remplacent sur la route. A Los Angeles, Wilson a le temps de se consacrer à l'écriture et à l'enregistrement de matériel nouveau. Avec le parolier Tony Asher et des musiciens de séance, il a réalisé "Pet Sounds", chef-d'œuvre bien connu pour sa pochette nigaude

"Nous voulions enregistrer quelque chose de vraiment spécial"

et ses chansons en dentelle. Les Beatles, Paul McCartney en tête, ne tarissent pas d'éloge au sujet du disque. Dans cette ambiance d'émulation phénoménale, Brian Wilson désire faire encore mieux.

Pour concevoir sa fameuse "symphonie adolescente adressée à Dieu", Brian Wilson fait appel au même Wrecking Crew, une cohorte de brillantissimes musiciens de séance qui a notamment joué pour Phil Spector. Brian Wilson, étant moins doué pour les mots que pour la musique, un parolier est également engagé. Ce sera le jeune Van Dyke Parks, brillant illuminé rencontré un peu plus tôt par l'intermédiaire de Terry Melcher (producteur des Byrds, musicien, jet-setteur de Los Angeles). "Brian était quelqu'un d'important pour sa génération, mais il était bloqué à l'époque d'Eisenhower, il était temps d'avancer, confiait récemment le malicieux Parks à la radio californienne KPCC. Il avait besoin d'un parolier, j'ai fait en sorte de décrocher le boulot."

Début 1966, Wilson s'attelle à une chanson terriblement ambitieuse dotée de multiples parties, "Good Vibrations". Au fil des mois suivants, il élabore avec Parks les premiers fragments de "Smile", alors provisoirement intitulé "Dumb Angel". "Good Vibrations" paraît en 45 tours le 22 octobre et se classe numéro un aux USA et en Angleterre. Brian Wilson a la main et Capitol achète force réclames dans la presse au sujet de l'imminent album de son génie. Wilson est sous pression. Quel souvenir garde-t-il de cette frénétique période ? "J'avais un petit peu peur, mais tout le monde a ses angoisses, vous savez... Les musiciens étaient surpris, mais contents d'enregistrer quelque chose qui sorte de l'ordinaire." Reste qu'au printemps 1967, rien n'est encore sorti. Les séances ont semble-t-il tourné au chaos. Brian Wilson s'empiffre de hamburgers, de drogues (herbe, speed, LSD), entend des voix et fait construire un bac à sable dans sa villa pour y poser son piano. Au mois de mai, Capitol annonce officiellement l'abandon du projet "Smile". Un "Smiley Smile" de raccroc sera enregistré immédiatement, "Good Vibrations" y figure, ainsi que la phénoménale "Heroes And Villains". "Wonderful" et "Wind Chimes" sont réenregistrées pour l'occasion dans des versions sordides et bâclées.

Expert du contrepont

Ce que l'on entend pourtant aujourd'hui sur le coffret est souvent féérique. Wilson a sans doute livré les compositions les plus merveilleuses de sa jeune carrière. C'est là le cœur de l'histoire : assis face à son piano, Wilson a des idées harmoniques si belles que, par comparaison, la musique de son époque sonne vraiment très terre à terre. A ce point. Le chef d'orchestre Leonard Bernstein adoube d'ailleurs "Surf's Up" dans son émission "The Rock Revolution", une chanson "trop complexe pour être pigée à la première écoute". Etrange album en vérité. Van Dyke Parks livre 44 ans plus tard son jugement cosmique. "Avec ce disque, nous récupérons notre culture. Les Stones avec '12X5', cooptaient le blues d'Amérique, ça m'a alarmé (...). Rien d'autre ne sonnait comme cela à l'époque. C'est une œuvre très individuelle. 'Smile' questionne le tourbillon historique que traverse l'Amérique à l'époque. C'est une œuvre contre-culturelle mais aussi une œuvre contre-contre-culturelle. C'est une œuvre en mouvement..." Avec ses bruits de crécelles, de sifflets, de marimba, "Smile" utilise un attirail sonore limite vieillot, sans rapport avec les lubies de l'époque (wah-wah, Leslie, fuzz, etc.). C'est peut-être ce qui est le plus

fascinant, avec "Do You Like Worms", "Barnyard", "Child Is Father Of The Man" et leurs orchestrations presque classique, Wilson livre des musiques plus obsédantes que tous les bidouilleurs psychédéliques du moment. Parks en convient : "Brian Wilson a créé une œuvre très complexe, avec des tas d'articulations, de mouvements. On n'a pas affaire ici à un nouveau 'Help Me Rhonda', je me suis d'ailleurs rapidement aperçu que ce n'est pas avec ça que j'allais me faire beaucoup d'argent... Mais 'Smile' a accompli quelque chose que personne d'autre n'a eu le courage de faire." Complexe, le mot est faible. Sur le coffret, un CD entier est consacré aux séances de "Heroes And Villains". Assembler le titre et ses différentes parties aurait fait tourner casaque à n'importe quelle personne saine d'esprit. Le vulnérable Wilson n'a pas tenu, même si une version single paraîtra en juillet 1967, tronquée de quelques mouvements. Plusieurs dialogues de studios sont également intégrés dans le coffret, incohérents, manifestation sous substances, mais joyeux en apparence. Il faut entendre Brian Wilson diriger les autres Beach Boys sur les prises de "Our Prayer", a cappella beau à pleurer qui inaugure le disque. Aussi cramés furent-ils, les Beach Boys rivalisaient avec une chorale classique de haut niveau. Wilson se souvient : "Je me rappelle leur avoir dit : 'Faites en sorte que Jean-Sébastien Bach soit fier de

vous'..." Les harmonies magiques des frangins, sont de fait aussi exquises qu'un choral de l'expert du contrepont. Tout, bien entendu, n'est pas aussi phénoménal. Wilson parfois laissait vagabonder un peu trop loin sa créativité, en témoignent le niais "You're Welcome", les passages abstraits et les nombreux bruitages irritants. Wilson l'admet : "Nous prenions beaucoup de drogues à l'époque. Ce qui fait que je ne me souviens d'aucune séance. J'ai dû tout réécouter pour le coffret, soit 150 heures de bandes." Ces jours-ci le chapitre "Smile" semble enfin bouclé pour de bon. On sait que Van Dyke Parks désapprouve le coffret, que Darian Sahanaja n'a pas participé à son élaboration, mais que le "Smile" de 2004 a servi de trame. C'est d'ailleurs cette version que Brian Wilson recommande aujourd'hui car "les chansons sont plus belles".

Détenteur du vrai truc

L'interview achevée, l'assistant de Wilson lui ôte sa montre ("Vous n'en avez plus besoin maintenant"). Quelques heures plus tard, le Californien livre un spectacle solaire et bouleversant. La première partie dédiée à Gershwin est un peu ronflante. Après l'entracte, Brian, ses Wondermints et un quartette de cordes donnent une heure et demie durant de splendides versions de classique des Boys. On avait appris un peu plus tôt que toute communication avec Mike Love était interrompue ("Je ne parle plus à cette personne"). De fait, avec ses quatorze musiciens, Wilson est le détenteur du vrai truc. "In My Room", "Sail On Sailor", "Wouldn't It Be Nice", l'instrumental "Pet Sounds", "God Only Knows", "Girl Don't Tell Me" tirent la larme à l'œil ainsi interprétées par l'orchestre de quatorze musiciens. Brian Wilson, au centre avec son clavier et son prompteur, chante très correctement. Le climax est atteint avec "Heroes And Villains" et "Good Vibrations" (dont même la partie d'electro-Theremin est jouée), phénoménales. Le public quitte ses sièges de velours, partagé entre joie et tristesse. Brian Wilson sans doute ne repassera pas trente fois par ici. ★

CD "Smile" (Capitol/EMI)

